

LA FEMME ÉVAPORÉE

Passé le vieux porche, traverser cette cour mal pavée me fait frissonner à l'idée que je ne voudrais pas m'y trouver la nuit. Le long de ces murs gris, ces fenêtres sans rideaux me font penser à des yeux de géants surveillant mes moindres gestes. Où l'art va-t-il se cacher ! Puisque je ne viens faire que des portraits, je ne me suis pas encombré de lourds téléobjectifs. De mon sac sur le dos, il n'y a que le trépied qui dépasse et qui pourrait être pris pour une arme. Mais je divague. Au fond de la cour l'escalier minable débouche sur ce qu'ils ont appelé « Studio à louer à l'heure pour prises de vues en intérieur ». Dans ce qui avait dû être un atelier de mécanique apparaît soudain un autre monde, éclairé par une forêt de projecteurs de toutes les formes, sans doute de toutes les couleurs. Le mur du fond est tapissé de panneaux formant un écran géant où peuvent être projetés les décors adaptés au sujet à photographier. Quelques meubles, de style vaguement renaissance, sont entassés à l'autre extrémité. Le parfum qui s'en dégage me fait davantage penser à une boîte de nuit qu'à un atelier. Les temps changent ! Pas un chat dans cet immense espace. Je perçois à peine une musique venant d'une pièce voisine. Je parie que c'est « The Week-End ». Je ne connais pas le morceau mais je reconnais le timbre. Mes pas résonnent dans cet espace vide ; ils finiront bien par prévenir quelqu'un de ma présence. Vers le milieu du local, je m'arrête pour sortir mon trépied et fixer mon premier appareil. L'annonce précisait : « Avec ou sans mannequin ». Pour mon article sur les îles bretonnes j'avais besoin d'un peu de romantisme pour compenser la férocité des éléments marins ; j'ai demandé une jeune femme blonde, ça attire toujours le regard.

Sur la droite, une porte vient de s'entrouvrir une fraction de seconde, le temps qu'un œil curieux vérifie ce qui se trouve derrière. Puis la voilà grand ouverte et une femme, qui m'a parue jeune et entièrement nue, s'est précipitée comme une folle vers une autre porte au fond à gauche du local, où elle a disparu. Scène pour le moins troublante ! Apparemment, elle sortait de la pièce d'où venait la musique : pour aller où ? Et y faire quoi dans cette tenue ? Un éclair illumine soudain ma naïveté. « Avec ou sans mannequin » ? Cela ne peut-t-il pas cacher autre chose que la photographie ? Le lieu présente pourtant bien toutes les caractéristiques d'un studio photographique. Pourquoi pas l'un et l'autre, selon les opportunités ? La musique s'est tue ; un silence pesant l'a remplacée. On n'entend que le vieux plancher qui grince dès que je tente de me déplacer. Mais pour aller où ? De quoi ai-je l'air, seul au milieu de ce grand espace sans doute habitué à plus d'agitation ? Je crains d'être arrivé à un mauvais moment ; comme un chien dans un jeu de quilles. Mais où sont les quilles ? Je ne vois et n'entends toujours personne.

Passé le moment de surprise je me décide, non sans appréhension, à me diriger vers la porte d'où sont sorties la musique et la fille. Elle est restée ouverte ; j'y pénètre à pas comptés, presque sur la pointe des pieds. De grandes glaces, un lit défait, une table basse sur laquelle je distingue trois verres et une bouteille, plutôt de whisky que de l'IceTea ; ce décor n'est pas celui d'une loge d'artiste. Une fille, nue elle aussi, est assise prostrée au bord du lit. Je ne distingue pas son visage caché par ses longs cheveux blond platine qui tombent devant elle tellement elle se penche.

Voilà que j'entends des sirènes venant du porche. Les pompiers ou la police ? La réponse ne se fait pas attendre : deux flics arrivent en courant. L'un d'eux me bouscule pour se précipiter vers la fille. En lui posant la main sur l'épaule il la fait basculer sur le côté comme si elle avait été un mannequin de plastique. Une mare de sang s'écoule entre ses jambes et commence à imbiber le bout de tapis à ses pieds, qui n'en est pas à son premier outrage. En essayant de la redresser, le flic nous fait découvrir le ventre de la fille dans lequel brille encore la lame d'un couteau. A sa vue, il remet délicatement le corps sans vie dans sa position initiale. Il se retourne et me regarde d'un air qui ne me plait pas du tout. Il est

clair que pour lui je n'étais pas là par hasard. Le signe qu'il envoie à son collègue est bien une invitation à s'occuper du coupable que je suis devenu à ses yeux. A quoi bon résister au passage des menottes. Les choses s'embrouillent dans mon esprit ; rien de ce qu'il se passe n'a pour moi une logique. Le mauvais sentiment que j'avais eu en traversant la cour qui m'a amené jusqu'ici n'était rien à côté de ce qu'il m'arrive maintenant. Je ne vois rien d'autre à faire que suivre ces deux flics. Je ne suis pas policier mais il me semble que la logique aurait voulu qu'une première investigation se fasse sur place, tant que les protagonistes s'y trouvent encore. Au lieu de ça, ils m'emmènent à leur véhicule, avec l'intention évidente de me conduire au poste. Je n'apprécie pas la main sur le crâne pour me faire entrer dans la voiture. Ils ne prennent même pas la peine de sortir leur feu clignotant bleu ni d'actionner les sirènes, même si le parcourt se fait au pas, dans un trafic bouché comme d'habitude. Cela me semble une éternité avant que nous arrivions au commissariat, à cinq entassés dans ce véhicule que je n'arrive même pas à identifier, et dans un silence total qui me permet de ruminer mes mauvais pressentiments.

Le commissaire résume la situation : « Selon vous, il y avait une femme nue qui s'est évaporée et une autre effondrée dans une pièce latérale. Dans cette pièce on a constaté une bouteille et trois verres sales, ce qui fait penser que trois personnes s'y sont trouvées. L'inspecteur qui s'est immédiatement rendu sur les lieux dit avoir inspecté tous les locaux et autres espaces accessibles depuis cet atelier et n'avoir trouvé absolument personne d'autre que la pauvre victime. Au stade actuel vous êtes le seul survivant dont nous disposons. Coupable ou témoin ? Etes-vous le troisième protagoniste ? C'est la question qui va se poser tant qu'on n'aura pas trouvé d'autres indices. Avez-vous autre chose à dire ? ». « Ce que je répète, c'est que j'ai bien vu une femme courir nue depuis la pièce où le meurtre a eu lieu jusqu'à la porte située au fond à droite du local principal. Avez-vous vérifié ce qu'il y a derrière cette porte ? ». « L'inspecteur nous a dit que cette porte donne sur un vestiaire, remplis de vêtements de toutes sortes, mais qu'une fouille approfondie n'a pas permis d'y découvrir qui que ce soit. Envoyée votre prétendue naïade ! ».

Mal assis sur le banc de bois, dans cette pièce sans fenêtres, j'attends qu'on m'annonce périodiquement des nouvelles de l'enquête. L'identité de la victime a pris du temps car il s'agissait d'une émigrée irrégulière ; il a fallu passer par les autorités slovaques pour savoir que c'était une semi-prostituée nommée Zokia qui se faisait passer pour modèle auprès des agents d'artistes. Quant aux gestionnaires du fameux « Studio à louer à l'heure », ils n'avaient fait l'objet d'aucun signalement particulier. C'est un couple inscrit au registre du commerce comme agent immobilier. On a pu identifier plusieurs petites opérations dont ils étaient les organisateurs, apparemment toutes parfaitement régulières. L'ordinateur qui a été perquisitionné à leur domicile fournit la liste de ceux à qui le studio a été loué ces derniers temps. Ils ne sont pas très nombreux ; souvent les mêmes, mais ils n'indiquent que le nom qu'en ont fourni les demandeurs, certains pouvant même être des noms d'emprunt. Il ne sera pas facile de les retracer. Les empreintes digitales relevées sur l'arme du crime sont, à ce stade, les seuls indices que nous avons. Elles ne correspondent à aucune de celles dont disposent les services de renseignement et encore moins aux miennes, un constat qui me permettra de sortir de cette cave.

Ce matin a lieu un simulacre de reconstitution des faits. Elle démarre depuis mon arrivée dans la cour, pour le cas où des yeux indiscrets auraient pu se trouver derrière les fenêtres qui m'avaient effrayé en arrivant. Ne me considérant plus comme le coupable, les flics cherchent à savoir dans quelles mesures je pourrais en être témoin, voire complice. Ce qui les intrigue c'est quand même ma déclaration d'avoir vu s'enfuir une femme nue de laquelle ils ne trouvent aucune trace. Ils commencent à se demander si je n'ai pas été victime d'hallucinations. Convaincu d'avoir bien vu cette fille de mes propres yeux, je demande de visiter moi-même ce local dans lequel je l'ai vue entrer. Ce petit espace est effectivement bourré de vêtements les plus divers, probablement destinés à servir de déguisement

pour les scènes à photographier. Enervé comme je suis, je bouscule nerveusement cette masse de tissus bariolés. En écartant un groupe de costumes militaires, je n'en crois pas les yeux ; derrière ces porte-manteaux je vois ce qui ressemble bien à une petite porte. Le flic qui m'escorte la découvre en même temps que moi et, dans un réflexe, m'attrape le bras pour m'empêcher d'y approcher. Il me ramène dans la salle principale et raconte l'histoire à ses collègues étonnés. Mais cette découverte me rassure ; ce n'est pas un fantôme que mes yeux ont vu mais bel et bien un être en chair et en os, qui s'est vraisemblablement volatilisé par cette issue bien cachée. Mais où mène-t-elle ? Après un conciliabule, un type est désigné pour se hasarder vers ce que cette porte dissimule. A son retour il explique qu'après la porte on traverse un atelier apparemment désaffecté, dont les fenêtres sont sans doute celles qui m'ont impressionné quand je suis arrivé, et qui débouche sur le palier du premier étage de l'immeuble d'habitation qui donne sur la rue. De là, on peut se rendre où l'on veut, dans les étages ou vers la sortie de cet immeuble modeste sans gardien.

Faute de mieux, il est décidé de collecter les empreintes digitales de tous les occupants de l'immeuble pour les comparer à celles relevées sur le couteau du crime. Cela n'apportera rien si la fuyarde n'a fait que passer et s'est envolée dans la rue. En passant par le local du vestiaire elle aura eu loisir de trouver un costume lui permettant de se mêler à la foule. Comme il était à craindre, cette opération « empreintes digitales » ne mène à rien. L'idée vient alors de vérifier celles du couple gestionnaire des lieux. On ne sait jamais. ! Surprise : elles semblent bien être celles de l'épouse. En fouillant l'ordinateur, apparemment géré par elle, les flics découvrent sa messagerie montrant à quel point elle ne supportait plus que monsieur s'adonne à des orgies avec les filles qu'il recrutait pour les besoins du studio. Notamment avec une certaine Zokia à laquelle il semblait s'être beaucoup trop attaché. Excédée, madame en était même arrivée aux menaces de mort. Les a-t-elle mises à exécution ? Quand on lui a détaillé les faits connus, elle n'a pas tardé à en venir aux aveux. En attendant l'arrivée du client que je suis, le couple et cette Zokia avaient passé un moment à déguster un énième verre de whisky, comme ils en avaient l'habitude. L'alcool aidant, il n'avait pas eu de mal à les convaincre toutes les deux à se dénuder pour, soi-disant, réaliser une version photographique du fameux tableau de François Clouet « La dame au bain ». Les clichés engrangés, il avait quitté les lieux pour se rendre à un autre rendez-vous, la visite d'un appartement, laissant seules les deux femmes. Un motif banal avait déclenché une dispute. Madame avait encore dans son sac le couteau qu'elle devait porter à affûter. Sous l'effet de l'alcool et de l'envie de revanche, elle a craqué. Profitant d'un moment où Zokia avait les bras levés, elle a réuni toutes ses forces pour planter le couteau à la hauteur du cœur. Elle n'a même pas eu le courage de le retirer. Sa seule urgence : fuir les lieux. Dans le vestiaire elle a rapidement enfilé au hasard une robe lui paraissant proche de sa taille. M'ayant aperçu dans le studio, elle ne pouvait s'échapper par la porte principale. Elle s'est alors souvenue de cette ouverture dans le vestiaire que le propriétaire leur avait signalée lors de la première visite des lieux. La suite on la connaît.